

Des-abusés

De la dépression à l'incarcération psychique

Christine DELCOURT

Il se conjugue à tous les temps, toutes les formes et toutes les personnes : Il a été maltraité, il se maltraite, il maltraitera ! Passé, présent, futur, quelle importance !
Puisqu'on lui répète qu'il est plus qu'imparfait.
Ça, c'est pour le français !
Pour les maths, il en a tout autant au programme :
Zéro il a, zéro il est !
Naturellement, il ne vaut-rien.
À l'addition "lui plus tous les autres", il trouve inlassablement le même résultat :
Ça fait toujours tout seul !
Sur qui, d'ailleurs pourrait-il bien compter pour arrêter l'infernal jeu de la répétition ?
Là où il sait la leçon par cœur, c'est de ne plus croire en rien ni personne, sûr de n'être ainsi jamais déçu...

Après tout, il peut bien s'épargner, lui qui ne l'a jamais été...

Dans l'art de la désillusion, l'enfant maltraité est devenu un grand magicien.
Inconnu à sa propre adresse.
Il tient debout mais n'est plus là,
Il a déshabité son corps, disparu de ses vêtements...
Il a été tué, mais il vit encore ;
Il se tait, mais qu'est-ce qu'il parle !
Il regarde mais ne voit pas...
Ni vu, ni connu !
Il nous fait l'homme invisible comme personne !

Naufragé sur une île déserte où il a "échoué", sabordant son propre navire, que dis-je, sa galère, contraint de subsister de ce qu'on a semé pour lui, graine de cynisme, de misanthropie, dévalorisation de lui-même, pessimisme, anorexie de vie, dépression chronique...

Quand Robinson rencontre Vendredi, serait-ce pour y retrouver le goût trop familier des coups et de la violence... ?

Si tu m'aimes, malmène-moi...
Pour que je puisse t'aimer, il faut que j'aie pu haïr !
Alors, voici qu'il s'insurge et se révolte...
Attila de sa propre vie.

À l'heure où le concept de résilience accommoderait la bonne conscience sociale, force est de constater le lourd tribut que paye la psyché de l'enfant à ces situations d'abus ou de maltraitances, même quand ils sont judiciarisés.

De la haine de soi à la haine de l'autre, comment pouvons-nous soutenir un travail thérapeutique auprès de ces enfants pris dans l'engrenage de la violence ?

À l'échappée belle, combien de damnation... ?

Paroles d'enfants, souffrances d'enfants devenus parents, comment ne pas être interpellé par les conséquences de ces maltraitances, où les éléments dépressifs, même s'ils n'apparaissent pas dans une lecture clinique immédiate, sont toujours bel et bien sous-jacents.

Quelques brèves séquences de rencontre...

Adrien a neuf ans. Il est accueilli dans le cadre d'un placement modulé, puis judiciarisé, pour des maltraitances physiques et sexuelles révélées par sa sœur cadette. L'ensemble de la fratrie a été séparé lors du dernier placement.

Des droits de visite et d'hébergement ont, toutefois, été maintenus tous les quinze jours.

Lorsque je le reçois, Adrien ne tient pas debout, non pas qu'il en soit incapable sur un plan psychomoteur, mais qu'il ne saurait occuper une position de verticalisation sans appui : il est avachi sur une chaise, les bras ballants. La plupart du temps, il se roule à terre, rampe, se jette sur le sol, multipliant les risques de se faire mal.

Personne ne semble tenir à lui, pas même ses vêtements !
Troués, découpés, effilochés, arrachés, trop grands ou trop petits...
"Tout ce qu'il a, il le détruit", m'avait prévenu sa mère.
Son langage est réduit à quelques borborygmes... Pff ! Bof ! M'en fous...
Mais parfois, c'est très intelligible : "Non !"
Il a déjà rencontré quatre psychologues, alors...

Adrien ne pleure jamais, même quand il se blesse.
Il me montre très expressément ses cicatrices de sutures : "Même pas mal !"

Avançons sur le terrain du jeu...

Ou, plutôt, du champ de bataille !

Ecraser, détruire, fracasser, pulvériser ! Le Chaos (KO ?)

Aucune règle ne tient !

C'est la loi du plus fort... Il n'y aura pas de quartier !

Il suffit d'énoncer le cadre thérapeutique pour qu'il soit immédiatement transgressé.

Le monde à l'envers ! Pour le coup, c'est la psychologue qui est testée !

Pas de chance, je lui fais savoir mon obstination à l'attendre toutes les semaines à la même heure.

Il me répond : "m'en fous !", tout en photocopiant le carton de rendez-vous pour l'ambulancier qui se charge de son transport.

Quelques mois passent...

Adrien a repéré son matériel favori, qu'il m'ordonne expressément de "protéger".
Gare si je manque à ma promesse !

Il a jeté son dévolu sur un tapis, sur lequel il reste allongé, tout en jouant avec des voitures.

C'est qu'il s'agit d'un "convoi exceptionnel..." !

La petite voiture ouvre le chemin du camion ; elle l'attend toujours, quoiqu'il arrive, inlassablement, immuablement, mais ne doit pas déroger à la règle de rester à bonne distance sous peine de collision.

Nous bricolons des attaches de fortune : trombone, lacet...

Car mes jouets sont "nul et tous pourris". Il manque toujours l'essentiel !

Cette frénésie de recherche d'attache est aussi un moment de grande angoisse pour Adrien. Mais, les transgressions se sont estompées, et il est désormais capable de supporter des instants de tension.

Toute référence à son quotidien est encore impossible.

Parler de lui ? Impensable !

Le complimenter sur ses progrès ? Insupportable ! Il se trouverait obligé de me contredire !

L'attachement est un grand risque !

Il a besoin d'être constamment vérifié et testé dans sa solidité et sa permanence...

Y ai-je répondu d'ailleurs en sa présence par quelques mouvements d'humeur à l'égard de l'ambulancier qui "oubliait" de l'amener à sa séance ou qui le laissait "à l'abandon" dans la salle d'attente", par quelques protestations sur sa négligence vestimentaire ou sur sa coupe de cheveux "maison"... ?

"Boule à zéro, la tête plein de totos" !

Le convoi exceptionnel fait une halte.

Adrien, debout, jette son cartable sur mon bureau : il me fait l'insigne honneur de le nettoyer et de le ranger !

En passant, il ouvre quelques-uns de ses cahiers pour me montrer son "écriture de pourchiaux" (sic)

Je m'attends au pire !

Mais, pas une rature, pas une tâche, pas un débord de ligne !

Zut ! J'oublie de ne pas le complimenter !

Ça tombe bien, il fait celui qui n'a pas entendu !

Adrien a maintenant dix ans.

Je n'ai pu lui souhaiter qu'un joyeux non-anniversaire !

Quelle idée saugrenue aurait-on de le gratifier ?

Même au Père Noël, il renverrait ses cadeaux !

Le convoi exceptionnel nécessite maintenant le développement d'infrastructures conséquentes !

Après le vaste chantier de démolition, nous nous lançons dans la construction de ponts et de routes.

Les édifices sont fragiles ;

Parfois, ils croulent.

Ensemble, nous les consolidons.

Avec des barrières, nous protégeons d'éventuels visiteurs de ce périlleux chantier !

Ce travail est en cours.

Long et patient

Un "remmaillage" psychique, fragile.

Un travail d'étayage nécessaire pour qu'advienne la parole.

Ces enfants au lourd passé de carences et de maltraitance brandissent souvent la haine, comme pour mieux se prémunir des dangers de l'attachement et d'une élaboration plus douloureuse et combien menaçante d'une position dépressive.

La maltraitance a des conséquences ravageantes sur le devenir de ses enfants. S'y incluent, "classiquement" des conduites d'identification à l'agresseur qui "l'emprisonnent" dans un cercle vicieux de violences. Encore et toujours, il en reçoit les éclaboussures.

Écoutons la cynique profession de foi du trop célèbre Brasse-Bouillon, héros d'Hervé Bazin, adressée à Folcoche :

« Celui qui n'a pas cru en mon Père, celui-là n'entrera pas dans le royaume des cieux. Celui qui n'a pas cru en sa mère, celui-là n'entrera pas dans le Royaume de la terre. Toute foi me semble une duperie, toute autorité un fléau, toute tendresse un calcul. Les plus sincères amitiés, les bonnes volontés, les tendresses à venir, je les découragerai, je les renierai. (...) Je suis, donc je vis, j'attaque, je détruis. (...) Cette vipère, ta vipère, je la brandis. Je m'avance dans la vie avec ce trophée, effarouchant mon public, faisant le vide autour de moi... Merci, ma mère, je suis celui qui marche une vipère au poing! » »

Où l'enfant luttant contre la dépression peut être étiqueté "agressif", "psychopathe", "dangereux pour autrui"...

Où il peut être regardé par le tiers social comme un être "monstrueux", hors de l'humanité, contaminant autrui de sa haine de lui-même...

Où les troubles du comportement de l'enfant occultent la maltraitance qui les a originée...

Ce serait l'histoire d'un procès à l'envers...

Une référente de placement me sollicite au sujet de la situation de Nicolas, 8 ans, qui a subi dès la petite enfance des sévices graves et récurrents. Toutes les tentatives de retour au domicile des parents ont

donné lieu à des répétitions d'actes de maltraitance. Le climat conjugal est lui-même marqué d'une très grande violence ; malgré des tentatives de thérapie familiale, les parents de Nicolas se sont peu mobilisés.

Etonnement, ils n'ont jamais eu à répondre, sur le plan pénal de leurs actes de maltraitance. Le placement des enfants a été la seule réponse judiciaire, en termes de protection. Le père a bien été incarcéré, mais pour un vol de voitures. Des visites hebdomadaires "en lieu neutre" ont été mises en place.

Au moment où je le reçois, Nicolas a déjà été auditionné à deux reprises au commissariat pour des dégradations sur des véhicules, ainsi que pour des menaces verbales de viol sur une fillette du centre aéré qu'il fréquentait.

Une expertise psychologique le situe dans une organisation de type perverse.

À l'école qu'il fréquente, on l'aurait surnommé Hannibal Lecter, car il aurait déjà mordu un de ses camarades de classe.

À ce lourd palmarès, ajoutons qu'il a la réputation d'être un "casseur d'ass-mat" (sic), la dernière en date venant de jeter l'éponge après m'avoir prévenu : "vous allez voir, au début il va faire l'ange, mais après..."

J'aurai pu chercher longtemps dans la salle d'attente ce personnage monstrueux...

Au prénom de Nicolas, m'a répondu un petit garçon chétif, au visage émacié, sagement assis.

Je me présente pour l'embauche !

Je remplis le formulaire d'usage : il m'assassine, me révolvérise me violente... Il se cache pour que je le cherche bien et que je m'inquiète de lui.

Nous jouons à cache-tampon... Trop près, ça brûle, trop loin ça glace !

À l'automne, il m'offre... des marrons.

Il décide, un jour, que je serai son infirmière et qu'il serait le malade. Au cours du jeu, il est manifestement surpris par la sensation inhabituelle de douceur procurée par le frottement d'un bout de coton sur sa main.

Il évoque, alors, d'autres sensations physiques... Celles des brûlures administrées en rétorsion par sa mère... Puis, il m'interroge sur la présence d'une porte qui conduit à la cave. La cave, il sait ce que c'est ; c'est là où on met les jouets "qu'on veut plus" et "là où on enferme les enfants pas sages".

Il se couche en chien de fusil et devient le bébé aux pleurs incessants, inconsolable, jetant ses doudous à terre, recrachant toute nourriture ou tout médicament. La maladie est rebelle ! Elle nécessitera des soins particulièrement attentifs et continus.

Encore aujourd'hui, Nicolas renouvelle de lui-même l'ordonnance sur ses cartons de rendez-vous.

Le droit à la haine n'est pas dans l'air du temps. L'exigence sociale est celle du "happy end" : pardonner à ses bourreaux, tourner la page !

Seulement ça dépend du livre !

La maltraitance est son propre juge.

Elle ignore la clémence de l'oubli.

C'est à perpétuité qu'elle condamne.

Si nous ne pouvons regarder les cicatrices qu'elle laisse, si nous nous détournons de la souffrance infligée par les blessures, le malaise du soignant, risque bien d'enfermer l'enfant à nouveau dans le silence.

Avec le recul de la pratique, cette phase d'écoute m'apparaît primordiale pour que l'enfant puisse se risquer à "s'effondrer" et "déprimer", comme si tuer, haïr, détruire représentait une paradoxale "première enveloppe".

C'est une phase du travail qu'il faut d'ailleurs "protéger" dans sa durée, car le risque est grand pour le tiers social (école, lieu d'accueil, famille) de s'épuiser contre ce déchaînement des pulsions agressives. Le risque est grand, également pour l'enfant de se voir de nouveau rejeté, abandonné, déplacé...

À l'étagage de la structure psychique répond, en corollaire, la nécessité d'un soutien de ceux qui gravitent autour de l'enfant...

La dépression, ça pourrait être contagieux...

Comment pourrait-il en être autrement pour ces enfants qui se sont construits dans une confusion totale entre amour et destruction ?

Pour ceux qui ne peuvent déchirer cette "peau de haine" qu'advient-il ?

À l'écoute des parents qui amènent leur enfant en consultation, combien nous font partager leur désespoir encore présent d'être entendu.

De son petit garçon de cinq ans qui présente un important retard de langage, voici ce que son père en dit :

« À quoi ça sert qu'il parle, de toute façon, les enfants on les écoute pas ! »

Bref retour sur l'histoire du papa...

Placé dès l'âge de six mois, à la séparation du couple parental, confié à une famille d'accueil qui le maltraite, il multiplie à la préadolescence des actes délictueux pour se faire entendre. Il trouve une solution, pour le moins originale : celle d'aller régulièrement casser les carreaux de la gendarmerie du village, pour y être mis en "garde à vue", et du coup protégé momentanément des maltraitances.

Incarcéré à l'âge adulte, il répète cette paradoxale demande de protection : il agresse un codétenu, pour être mis "au mitard" : « c'est la prison dans la prison » me précise-t-il !

Il me confie sa plus grande admiration pour Mesrine, héros mythique, mort au combat, à qui l'on doit l'abolition des QHS. Il vomit sa haine de la Justice, insulte toutes les Institutions, refuse d'"intégrer le Système"... Il revendique sa propre exclusion... Mieux vaut être auteur que victime !

Sa vie ne vaut rien... Il n'y aura pas de sacrifice ! Il sait comment chercher sa propre mort dans un ultime défi. Sa mort sera violente, comme celle du héros... Jeu d'enfant d'aller provoquer un agresseur qui lui trouera la peau... D'ailleurs, c'est déjà presque arrivé, la dernière fois qu'il a fait confiance à

quelqu'un...

Il soulève son tee-shirt pour me montrer les cicatrices d'une éventration au couteau !

Haïr et/ou se faire haïr pour ne pas pleurer, pour ne pas s'effondrer.

Car pleurer mériterait d'être consolé

Ces grands enfants-là en ont perdu espoir

Cette peau meurtrie, blessée, déchirée est une allégorie du Moi.

L'effraction dans la chair est l'effraction du psychisme. Notre travail thérapeutique se situe à la fois dans la déchirure de cette enveloppe de "haine" et comme "greffon" d'une nouvelle enveloppe psychique en passant par l'élaboration d'une position dépressive.

Il faut du temps pour pa(e)nser !

Comment je l'écris ? Ça alors ! Je suis nulle en orthographe !

*Texte présenté dans le cadre de la 9e Journée d'Etude et de Recherche de l'association Petite Enfance et Psychanalyse :
"Le mal de vivre ou les avatars du désir", à Cambrai le 28 mars 2009*